

[...]Pour notre escapade, certaines affaires s'avéraient indispensables. Il faut que je vous dise que papa et maman sont tous deux de grands journalistes, alors la préparation des expéditions, ça me connaît.

Dès le jour suivant je pris les choses en main. Je notai avec soin la liste des achats à effectuer : bouteilles d'eau, lampe électrique et surtout quelques bonbons pour nous donner du courage. Mais pour l'heure, j'avais de l'énergie à revendre. Je secouai Betty qui, affaissée sur le canapé, buvait un soda.

- Allez viens, nous partons au village!

De part et d'autre s'étendaient les charmes d'une province secrète, verdoyante, et à mon grand malheur, toute bossuée. Ben oui, j'avais pas l'habitude de forcer ainsi sur une pédale et bientôt j'avançais au ralenti. Betty, qui semblait infatigable, ne cessait de me doubler.

- Oh là, là, Clara, tu es rouge comme une pivoine...pouffa- t-elle...tu ne veux pas qu'on s'arrête un peu?

Bon sang qu'elle m'énervait! Je préfèrai ne pas lui répondre...enfin, de toute façon, j'en n'avais plus la force.

Imaginez mon soulagement quand nous arrivâmes enfin au village de Viam. Je laissai tomber mon vélo sur le bas côté et suivis Betty dans l'unique magasin du bourg.

- Bonjour, Madame.

- Bonjour les enfants.

Epuisée par tant d'efforts, je laissai Betty lire la liste des courses et décidai de faire le tour de la boutique à la recherche d'objets rares.

Soudain mon cœur bondit dans ma poitrine. Coincée entre deux rayons je reconnus la silhouette gigantesque et le teint blafard de l'homme qui avançait vers moi. C'était l'homme du train!

Son long manteau blanc le rendait plus sinistre encore. Il me fixa d'un air sévère. Pendant quelques secondes qui semblèrent durer des siècles, nos regards se croisèrent. Troublée, je reculai et heurtai un escabeau avant de m'effondrer sur un stock de boîtes de conserves.

Alertées par le vacarme, Betty et la vendeuse se précipitèrent. Avant de chercher à me relever, je levai les yeux mais, ô surprise, l'homme avait disparu.

- Qui était cet homme, madame? demandai-je, affolée.

- Mais de qui parlez-vous jeune fille?

- Mais de l'homme...celui qui était là à l'instant.

La vendeuse haussa les épaules :

A part vous, je n'ai vu personne, d'ailleurs, vous êtes les premières clientes de la journée.

Avais-je la berlue ? Comment cela était-il possible ? Non, cet homme était là, dans le magasin, j'en étais persuadée.

Pas plus que la vendeuse, Betty ne croyait à mon histoire. Elle pensait, à tort, que j'avais tout inventé pour tenter de lui foutre la frousse. J'aurais aimé en parler à Mamie Jeanne, mais alors j'aurais dû expliquer notre présence à Viam et elle aurait fini par connaître nos projets. Je décidai donc de garder pour moi la crainte que m'inspirait ce personnage pour me concentrer sur notre expédition. Sans lui demander son autorisation, j'empruntai à Oncle Alfred un couteau, un sac de toile ainsi que deux cirés qu'il utilisait pour la chasse. Nous fûmes fin prêtes le soir suivant.

Betty et moi dormions dans la même chambre et, bien sûr, notre fuite en fût facilitée. Nous attendîmes que la maison soit totalement silencieuse puis nous descendîmes les escaliers sur la pointe des pieds. Je retenai mon souffle. Pourvu qu'Oncle Alfred n'apparaisse pas au bout du couloir. Heureusement pour nous, mon oncle, épuisé par sa dure journée de labeur, dormait comme un loir.

Notre abri était des plus discrets. Il s'agissait d'un buisson touffu auprès duquel il était facile de se cacher. Toutes deux étions attifées de solides pantalons à grandes poches, de cirés verts et de confortables chandails. J'étais aussi ridicule que le plouc du train, mais au moins j'avais une bonne raison. J'espérai, qu'habillées ainsi, nous pourrions nous fondre plus facilement dans l'environnement.

Cette année, en classe, j'avais étudié le comportement de quelques passereaux, tels le moineau friquet où le bruant zizi. Avec un peu de chance on réussirait sans doute à les approcher. Envahie par un sentiment de félicité et de peur mêlées, je me serrai contre Betty. Il y avait autour de nous un véritable concert : on entendait le cri égorgé d'un râle nerveux, le mugissement rauque du Butor étoilé et le tout sur fond de coassement de grenouilles et de stridulations de locustelles. Je commençai à me demander si mon idée était aussi bonne que ça. Peut-être était-il préférable de rentrer. Betty, quant à elle, ne semblait pas inquiète du tout, d'ailleurs elle s'était endormie.

- Betty, réveille- toi, il faut partir.

Je secouai énergiquement ma cousine, quand un bruit bizarre retint mon attention.

Ne pas bouger...surtout ne pas bouger! Betty avait ouvert les yeux et, comme moi, elle retenait sa respiration. Un bruit de feuillage, un

craquement de bois mort sous des pas. Quelqu'un se dirigeait vers nous. A cet instant, j'avais le trouillomètre à zéro: mon Dieu faites que ce soit Oncle Alfred; si c'est lui, je jure que je serai sage ma vie entière.

Les bruits devenaient de plus en plus distincts. Mon cœur battait la chamade et je serrai très fort la main de ma cousine. Pas de doute, nous étions en train de vivre nos toutes dernières minutes. Nous allions probablement être kidnappées, dévorées par un monstre inconnu et plus personne n'entendrait parler de nous.....

TOUS DROITS RESERVES